



## Philosophia Scientiæ

Travaux d'histoire et de philosophie des sciences

28-3 | 2024  
Kurt Goldstein

---

# Le « scientifiquement prouvé » et l'appel au complot : les deux facettes d'une même méprise épistémologique

*The "Scientifically Proven" and the Call to Conspiracy: The two sides of one and the same epistemic fallacy*

Olivier Sartenaer

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosophiascientiae/4503>

DOI : 10.4000/12fru

ISSN : 1775-4283

### Éditeur

Éditions Kimé

### Édition imprimée

Date de publication : 3 novembre 2024

Pagination : 183-203

ISBN : 978-2-38072-155-3

ISSN : 1281-2463

### Référence électronique

Olivier Sartenaer, « Le « scientifiquement prouvé » et l'appel au complot : les deux facettes d'une même méprise épistémologique », *Philosophia Scientiæ* [En ligne], 28-3 | 2024, mis en ligne le 03 novembre 2024, consulté le 03 novembre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/philosophiascientiae/4503> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/12fru>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# Le « scientifiquement prouvé » et l'appel au complot : les deux facettes d'une même méprise épistémique

*Olivier Sartenaer*

Université de Namur (Belgique)

**Résumé :** L'objectif de la présente réflexion est de montrer que, proprement compris, les extrêmes du « scientifiquement prouvé » et de l'appel au complot procèdent en réalité d'une seule et même méprise épistémique quant à la nature exacte de ce qui est typiquement considéré comme requis pour connaître en bonne et due forme. En d'autres termes, il s'agira ici de diagnostiquer le point commun (illégitime) sur lequel capitalisent de concert ces deux pôles rhétoriques qui accaparent malheureusement une bonne part du débat public lorsqu'il en vient à être question des sciences et des connaissances que celles-ci développent. Passé ce diagnostic, l'article sera l'occasion d'une modeste recommandation de philosophe à l'égard de la communauté des communicant(e)s de la science. Afin de remplir ces objectifs, l'article prendra d'abord un chemin de traverse en proposant de développer un cas d'étude historique de développement d'une connaissance scientifique donnée (section 2). Ceci permettra de rendre saillant une certaine dynamique épistémique qui sera capturée ensuite par une théorie récente de la connaissance (section 3). C'est sur cette base que seront alors caractérisés le « scientifiquement prouvé » et l'appel au complot, avec pour finalité de montrer que ces deux rhétoriques s'avèrent constituer les deux facettes d'une seule et même pièce (section 4).

**Abstract:** The aim of the present paper is to show that, when properly understood, both the 'scientifically proven' and calls to conspiracy are grounded in the very same epistemic misunderstanding about the exact nature of what is commonly required to acquire knowledge. In other words, I will track and identify the common (illegitimate) basis for both these rhetorical manoeuvres which unfortunately occupy most of the space in public debates nowadays. On this basis, I will offer a modest philosophical recommendation for science communicators. With these objectives in mind, I will first present a historical case about the acquisition of new scientific knowledge (section 2).

This may initially seem a secondary issue but it will help render a given epistemic process salient and this will then be accounted for by a recent epistemological theory (section 3). On this basis, both the 'scientifically proven' and calls to conspiracies will be characterized, the aim being to show that these rhetorical strategies actually constitute the two sides of the same epistemic fallacy.

[Un enseignement en philosophie des sciences] permettra de mettre en pleine lumière la grande oubliée du scientisme comme de l'anti-science : la pensée scientifique. [Lecourt 1999, 14]

## 1 Introduction : de l'inaudibilité du faillibilisme

Dans le paysage médiatique contemporain, et à tout le moins dans nos sociétés occidentales, il n'est pas rare de voir s'affronter – ce qui ne manque d'ailleurs pas aux philosophes des sciences qui y assistent d'avoir quelque peu la berlue – les deux positions antagonistes que sont, d'une part, les « anti-sciences » et, d'autre part, les « pro (entendons par là les “chevaliers blancs de la”) science ». Et entre ces deux camps les invectives (épistémiques) fusent : d'un côté, les « tout est commandité par Big Pharma ! » ; de l'autre, les « les faits scientifiques parlent d'eux-mêmes ! »

Certes, une telle confrontation manichéenne a quelque chose de l'ordre de la caricature, qu'on serait d'ailleurs tenté de rapidement remiser au compte d'une rhétorique de réseaux sociaux ou « de comptoir » qui, par nature peut-être, aime à donner dans l'épouvantail pour capter préférentiellement l'attention. Mais ce serait se méprendre quant au fait que, en réalité, une telle dynamique est le symptôme d'une affliction plus maligne et souterraine de polarisation entre les tenants de discours sacralisant la science ou, au contraire, la vouant aux gémonies. Et si, bien sûr, de tels discours sont essentiellement invisibles pour la philosophie des sciences académique telle qu'elle se donne à voir dans les revues et cénacles spécialisés, ce serait le signe d'un grave aveuglement de la profession que d'en venir à penser que, par suite, ces discours ne seraient pas d'une criante actualité en dehors de tels cénacles, c'est-à-dire, en substance, sur la place publique. Car c'est bien là une triste réalité que les éducateur(ric)e(s), communicant(e)s, médiateur(ric)e(s) ou vulgarisateur(ric)e(s) scientifiques ne connaissent que trop bien : aussitôt qu'il est question de sciences dans la sphère publique (dans les blogs, les foires, les cafés philo,

les émissions radio, les tweets, les forums, etc.), les discours antagonistes qui sacralisent ou diabolisent les sciences – de façon sincère ou manufacturée – saturent rapidement tous les espaces de discussion. Ces discours en camps retranchés, radicalement pro- et anti-sciences, nous les rassemblons dans cette étude (dans le sens particulier que l'on va voir) sous les étiquettes génériques, respectivement, du « scientifiquement prouvé » et de « l'appel au complot ».

Il semblerait que – aujourd'hui peut-être plus qu'hier, mais ceci est de l'ordre de l'hypothèse qu'il s'agirait de vérifier –, les partisans de l'idée selon laquelle la connaissance scientifique est possible, possiblement de qualité, et même possiblement de qualité (épistémique) supérieure par rapport à d'autres modalités de discours portant sur certains pans de réalité, aient bien du mal à faire entendre leur voix, dans ce qui apparaîtrait alors comme la promotion d'une voie médiane, nuancée et typiquement *faillibiliste* (qui est aujourd'hui pourtant plus que largement répandue dans la littérature spécialisée [Cohen 1988], [Reed 2002]).

L'objectif du présent texte est ainsi le suivant : montrer que, proprement compris, les extrêmes du « scientifiquement prouvé » et de l'appel au complot procèdent en réalité d'une seule et même méprise épistémique quant à la nature exacte de ce qui est typiquement considéré comme requis pour connaître. En d'autres termes, il s'agira ici de diagnostiquer le point commun (illégitime) sur lequel capitalisent de concert ces deux pôles rhétoriques qui accaparent malheureusement une bonne part du débat public lorsqu'il en vient à être question des sciences et des connaissances que celles-ci développent. Passé ce diagnostic, l'article sera l'occasion d'une modeste recommandation de philosophe à l'égard de la communauté des éducateur(rice)s, communicant(e)s, médiateur(rice)s ou vulgarisateur(rice)s des sciences. On le comprendra donc d'emblée : la présente réflexion s'adresse d'abord et avant tout à ceux-ci, qui ont la tâche si difficile de porter une vision raisonnée des sciences en ces lieux où celles-ci sont soumises à toutes les déformations<sup>1</sup>.

Afin de remplir ces objectifs, l'article prendra d'abord un chemin de traverse en proposant de développer un cas d'étude historique de développement d'une connaissance scientifique donnée (section 2). Le développement de ce cas suivra un objectif essentiellement pédagogique, l'espoir étant qu'il permette de rendre saillant une certaine dynamique épistémique qui sera capturée ensuite par des considérations théoriques sur la connaissance (section 3). C'est sur cette base que seront alors caractérisés le « scientifiquement prouvé » et l'appel au complot, avec pour finalité de montrer que ces deux rhétoriques extravagantes s'avèrent constituer les deux facettes d'une seule et même pièce (section 4).

---

1. Si, ce faisant, ce qui est proposé ici sacrifie, non à la rigueur, mais à l'originalité requise pour constituer une authentique contribution à la recherche philosophique, j'espère que les lecteurs philosophes des sciences y reconnaîtront tout de même une dose d'« esprit académique » dans la volonté de participer à la valorisation des considérations spécialisées de leur discipline dans un débat public qui en a grandement besoin.

## 2 Galilée et la découverte des « étoiles médicéennes »

Afin de donner un peu de concrétude à des considérations qui, sinon, pourraient apparaître comme fort théoriques – surtout pour celles et ceux qui n’ont pas pour habitude de compulsier les revues spécialisées –, il est opportun d’ouvrir la présente étude par la présentation brève d’un cas d’étude qui servira de marche-pied pour l’analyse à suivre (dans la mesure où la théorie de la connaissance qui sera proposée s’y applique, comme nous le verrons, très intuitivement).

Le cas ici envisagé, à savoir celui de l’introduction dans le corpus scientifique de la reconnaissance de l’existence des quatre principaux satellites de Jupiter, n’a pas été choisi par hasard. Il témoigne en effet d’un double mérite. Celui, d’une part, de la grande simplicité des conditions théoriques et instrumentales qui s’y déploient, d’où découle le fait que l’épisode historique envisagé se prête bien à une présentation qui ne s’embarrasse pas de considérations techniques susceptibles d’obscurcir ou de brouiller les enjeux épistémologiques pertinents pour l’analyse à venir. Et celui, d’autre part, de la grande pédagogie de son principal protagoniste, Galilée, qui, en raison de la forte présomption dont jouissaient les thèses alors battues en brèche par sa découverte, s’est naturellement senti tenu de documenter avec une précision redoublée les minutes de sa procédure de découverte, ce qui en rend les différentes étapes d’autant plus explicites et analysables. À ce dernier égard, ce « rapport de laboratoire » que constitue la partie du *Sidereus Nuncius* de 1610 dont il sera ici notamment question est exemplaire par la précaution que manifesta son auteur à progressivement construire avec ses lecteurs une relation de confiance solide, ceci en organisant soigneusement les différents rouages d’un patient mécanisme argumentatif à la hauteur de la charge de la preuve à soulever<sup>2</sup>.

Ceci étant précisé, analysons à présent les différentes étapes ayant présidé à l’acceptation, à l’époque de Galilée, de l’attribution de connaissance suivante :

C’est une connaissance de la communauté scientifique que des « étoiles médicéennes<sup>3</sup> » – que nous appellerons dans ce qui

---

2. Il n’est pas inutile de préciser ici que la découverte d’astres gravitant autour de Jupiter a constitué à l’époque la raison la plus puissante en défaveur de l’idée, alors profondément ancrée et chérie, selon laquelle la Terre serait le centre des tous les mouvements célestes.

3. Le terme « étoile » était alors génériquement employé, dans la conception aristotélicienne du cosmos, pour référer à tous les corps célestes. L’épithète « médicéen » fut choisi par Galilée lui-même en l’honneur de la famille de Médicis. Les « étoiles médicéennes », au nombre de quatre, sont aujourd’hui les satellites Io, Europe, Ganymède et Callisto.

suit, par souci de simplicité, des satellites – gravitent autour de Jupiter<sup>4</sup>.

Notons que de telles étapes ne sont pas présentées dans ce qui suit sur un plan strictement chronologique ou même logique. Elles constituent plutôt les différents jalons d'un processus épistémique au sein duquel elles ont rempli le rôle d'incrémentations successives dans la qualité de la justification de l'attribution de connaissance considérée. Par ailleurs, l'attribution de connaissance en question est ici comprise comme relative à une communauté scientifique alors en gestation – « C'est une connaissance de la communauté scientifique que... » – et non à un(e) scientifique isolé(e) sur le modèle, par exemple, de Galilée lui-même – « Galilée sait que... ». L'enjeu ici est donc de préciser les raisons épistémiques qui ont conduit à ce que l'existence des quatre satellites de Jupiter soit une hypothèse communément acceptée par les personnes pertinentes, à savoir la majorité des astronomes et mathématiciens d'Europe occidentale dans les années 1610-1613<sup>5</sup>.

## 2.1 L'hypothèse initiale et l'attribution de connaissance correspondante<sup>6</sup>

Appelons donc  $p$  l'hypothèse selon laquelle « il existe des satellites gravitant autour de Jupiter » et  $A$  l'attribution de connaissance correspondante, par la communauté scientifique de l'époque, selon laquelle « la communauté sait que  $p$  ». En vertu du contexte de l'époque pré-galiléenne au regard duquel l'existence de satellites (autres que la Lune) était niée, l'hypothèse contraire présumée non- $p$  consiste en l'idée selon laquelle « il n'existe aucun satellite gravitant autour de Jupiter ».

---

4. Pour la suite de la réflexion, il est important d'opérer une distinction entre, d'une part, le *sujet*  $S$  des attributions de connaissance – «  $S$  sait que  $p$  » – et, d'autre part, l'attributeur de la connaissance, à savoir la personne qui évalue la vérité de l'attribution en question. Dans le cas de l'attribution présente, mais pas nécessairement dans celui d'autres attributions dont nous parlerons dans la présente étude, sujet et attributeur se confondent en la communauté scientifique des années 1610. Je tiens à remercier un *reviewer* anonyme de la revue pour avoir attiré mon attention sur l'importance d'être clair quant à cette distinction.

5. Attribuer une connaissance à un groupe social ou une institution (comme la science), et non seulement à des individus, est aujourd'hui bien accepté (quoique bien sûr discuté) en épistémologie contemporaine (voir p. ex. [Bird 2022, 20 *sq.*], qui parle de la science comme d'un « système cognitif social »). Ceci tranche bien sûr avec la majeure partie de la tradition épistémologique qui, depuis la période moderne, conçoit la connaissance sur un mode essentiellement individuel.

6. Dans la mesure où nous nous intéressons ici à la *justification* de l'hypothèse, il importe peu que la formulation même de celle-ci par Galilée ait en l'occurrence été plus tardive (au sens épistémique), dans la mesure où ce dernier ne la formula et ne la considéra sérieusement qu'à partir de l'étape 2 du processus ici décrit.

## 2.2 Étape 1 : la première donnée probante

Dans la nuit du 7 janvier 1610, à l'aide d'un télescope de sa propre fabrication, Galilée observe trois (et non directement quatre, mais ce nombre exact sera dorénavant laissé de côté) points brillants à peu près alignés dans un voisinage (angulaire) proche de Jupiter (en particulier selon une configuration  $**O^*$ ). Si cette observation constitue bien la première d'une longue liste de données probantes favorables à  $p$  et à la vérité concomitante de  $A$ , elle ne saurait bien sûr y suffire à elle seule. D'ailleurs, cette même nuit, Galilée lui-même ne prêta que peu attention à cette observation, dans la mesure où l'idée même que celle-ci soit indicative de l'existence d'astres gravitant autour d'une autre planète que la Terre était contraire à ses propres présuppositions implicites (et ceci même en dépit d'un penchant déjà marqué de l'astronome pour une conception héliocentriste alors non orthodoxe).

## 2.3 Étape 2 : le mouvement de Jupiter

Dans la nuit du 8 janvier, alors qu'il se retrouve fortuitement à observer encore les environs de Jupiter, Galilée constate à nouveau la présence de points brillants alignés, mais avec des distances angulaires et dans une configuration différentes de la veille (en l'occurrence selon le schéma  $O^{***}$ ). Cette nouvelle observation interpelle l'astronome. En interprétant les points brillants observés au regard de ses propres présuppositions comme étant des étoiles fixes – en opposition donc à  $p$  –, le mouvement relatif de Jupiter par rapport à celles-ci semblait en effet se révéler contraire aux prédictions des calculs astronomiques, Jupiter devant alors selon ceux-ci être animée d'un mouvement rétrograde et non direct, et aurait donc dû se situer à l'ouest, et non à l'est, des étoiles putativement fixes observées la veille. Ce n'est qu'après une nouvelle observation la nuit du 10 juillet (de la forme  $**O$ , le troisième point lumineux étant supposé caché par la planète) que Galilée écarte la possibilité que le mouvement relatif entre Jupiter et les points lumineux jusqu'ici observés soit dû au mouvement de Jupiter elle-même. Il conclut alors que ce sont ces points mêmes qui se déplacent dans le voisinage de Jupiter. Ils ne peuvent donc être la trace des mêmes trois étoiles fixes.

## 2.4 Étape 3 : les étoiles fixes

Cette même nuit et sur la base des mêmes observations, Galilée écarte également la possibilité que les trois points lumineux soient à chaque fois la trace d'étoiles fixes différentes qui, par coïncidence, se seraient à chaque observation retrouvées alignées dans le voisinage de Jupiter selon les configurations remarquées. La portion du ciel scrutée au moyen de sa lunette est en effet particulièrement vide d'étoiles fixes (visibles), ce qui écarte d'emblée la possibilité d'une confusion entre des astres voisins. Après une nouvelle

observation la nuit du 11 janvier, Galilée « établit et décrète hors de tout doute » que  $p$  [Galilée 1992, 178]<sup>7</sup>.

Bien qu'il puisse être considéré que, cette nuit du 11 janvier, Galilée ait ainsi été en position de savoir que  $p$ , l'enjeu de la présente discussion n'est pas, nous l'avons dit, de déterminer les conditions qui se sont avérées suffisantes pour que Galilée sache que  $p$ . En l'occurrence et pour rappel, nous cherchons ici à identifier les conditions qui ont conduit à ce que  $A$  soit vraie pour la communauté sociale pertinente, c'est-à-dire qu'il y ait un sens à considérer que  $p$  fasse son entrée, non dans le corpus des connaissances de Galilée, mais bien dans celui de la science de son époque. Ceci étant, l'histoire nous apprend qu'il a en réalité fallu attendre bien au-delà de ce 11 janvier – ou, en termes épistémiques, bien au-delà des étapes 1, 2 et 3 – pour que l'existence de satellites de Jupiter soit communément acceptée [Drake 1978]. Aux yeux des contemporains de Galilée, de nombreux autres doutes quant à la vérité de cette hypothèse – c'est-à-dire, comme nous aurons l'occasion d'y revenir, de nombreuses possibilités que non- $p$  – doivent encore en effet être préalablement résorbés.

## 2.5 Étape 4 : les biais personnels

Dans ce contexte de pensée où, pour rappel, il est jugé très improbable que Jupiter puisse effectivement posséder quelque satellite, les données probantes récoltées par Galilée au cours des étapes 1, 2 et 3 (et que celui-ci diffuse alors le plus largement possible) prêtent assez naturellement le flanc à des interprétations toutes différentes<sup>8</sup>. Pourquoi penser en effet que de telles données légitiment l'hypothèse  $p$  et non plutôt, de façon alors peut-être plus orthodoxe, non- $p$  en conjonction avec l'existence de circonstances particulières capables de les expliquer tout aussi bien ? Parmi de telles circonstances, il se pourrait en effet tout à fait que Galilée ait la vue déficiente (une hypothèse d'ailleurs aujourd'hui prise au sérieux [Watson 2009]), qu'il soit simplement malhonnête, qu'il soit inconsciemment victime de ses désirs ou encore, pour arrêter ici une liste qui pourrait encore s'allonger, que sa situation géographique à Padoue ait quelque influence particulière sur ses observations du ciel. En somme, les données de Galilée pourraient très certainement être

---

7. Des études historiques semblent montrer que, en réalité et contrairement à ce qu'il a lui même écrit dans le *Sidereus Nuncius*, Galilée n'aurait admis  $p$  que le 15 janvier, et cela après qu'il a écarté la possibilité supplémentaire que les points lumineux observés soient la trace d'objets gravitant autour d'un point autre que le centre de Jupiter [p.ex. Hallyn 1992, 87–88]. Dans la mesure où cette possible interprétation n'aura pas d'impact sur le propos à venir, nous ne nous y attardons pas.

8. Et étant donné le contexte, il apparaît comme illégitime de les taxer d'emblée, comme cela est souvent fait, d'« obscurantistes ». Comme nous le verrons, elles sont plutôt la marque d'un processus épistémique naturel au cours duquel des scientifiques de l'époque ont été encouragés à réviser leurs croyances initiales.

frappées de biais inconscients, de défauts personnels ou de manipulations diverses (volontaires ou non), plutôt que d'être révélatrices de cette réalité alors si difficile à accepter. Historiquement, ce n'est effectivement que lorsque de telles possibilités ont été dûment écartées, non par Galilée lui-même bien sûr, mais par ses collègues astronomes ayant réalisé en des lieux divers leurs propres observations *concordantes* avec celles établies dans le *Sidereus Nuncius*, qu'une étape supplémentaire a ainsi été franchie dans le processus d'acceptation, par la communauté, de l'hypothèse  $p^9$ .

## 2.6 Étape 5 : la lunette astronomique

Que, par un même et unique procédé d'observation à la lunette, divers astronomes en divers lieux aient réalisés des observations concordantes permet certes d'écartier la possibilité de biais, défauts ou manipulations propres à Galilée et compatibles avec la vérité de non- $p$ . Cela étant, il demeure encore possible – et d'aucuns jugeront à l'époque même probable – que les données probantes jusqu'ici récoltées par ce procédé soient en réalité plutôt le fruit, non de l'existence de satellites putatifs, mais plutôt d'un déficit de cet instrument nouveau qu'est la lunette astronomique (dont on ne maîtrise en l'occurrence pas du tout la théorie et dans un contexte où, jusqu'alors, les observations ne se réalisaient qu'à l'œil nu). Bien qu'ils aient récolté des données concordantes, il n'est pas déraisonnable d'envisager que Galilée et ses collègues soient *conjointement* les victimes d'une erreur d'instrument, le télescope leur faisant en fait observer quelques artéfacts optiques – sur le modèle d'aberrations alors déjà connues – plutôt que de réels corps célestes.

Cette nouvelle source d'erreur potentielle est alors désamorcée en un double mouvement. Tout d'abord, différentes démonstrations sont réalisées au travers de l'Europe pour convaincre du fait que ce qui est observé à la lunette dans le lointain *sur terre* correspond en tout point à ce qui peut être observé à l'œil nu une fois les objets de l'observation ramenés à une distance proche. Il est par exemple loisible pour un habile manipulateur de la lunette d'annoncer la couleur de l'uniforme du capitaine d'un navire arrivant à l'horizon, ceci dans le but d'impressionner son auditoire lorsque, le bateau accostant, celui-ci constate de ses propres yeux que la prédiction annoncée est exacte<sup>10</sup>. Ensuite, si la fiabilité de la lunette sur terre est ainsi aisément acquise, il n'en va pas nécessairement de même lorsqu'il s'agit d'exploiter l'instrument pour observer des astres au-delà de l'orbite lunaire, dans la mesure où, dans la cosmologie

9. Pour plus de détails : des observations concordantes ont ainsi été réalisées la même année par Santini (à Venise) et Kepler (à Prague) dès septembre, par Harriot (en Angleterre), Peiresq et La Valette (en France) en octobre, et enfin par Clavius en décembre [Hallyn 1992, 92–93].

10. C'est d'ailleurs ce succès de la lunette *sur terre* qui convainquit rapidement divers États européens, bien avant 1610, d'acquérir l'instrument à des fins militaires évidentes (d'où d'ailleurs le lien étroit qu'entretient le terme de « télescope » avec sa traduction anglaise de « *spyglass* » [de « *spy* », l'espion, et « *glass* », le verre]).

aristotélicienne alors en vigueur, les mondes sublunaires et supralunaires sont de natures distinctes (et ce qui tient pour l'un ne saurait donc, *de nécessité*, tenir pour l'autre).

C'est sans aucun doute cette dernière possibilité d'erreur qui met le plus à l'épreuve la sagacité de Galilée. Elle nécessite de sa part de mener une véritable campagne de communication dans toute l'Europe, articulée autour de trois stratégies principales [Kitcher 1993, 229 *sq.*]. La première consiste à argumenter contre la théorie aristotélicienne des deux mondes sur la base d'observations *réalisées à l'œil nu*. Divers phénomènes astronomiques ont ainsi été exploités par Galilée, dont un exemple notable consiste en la supernova observée de 1604 à 1605 par divers astronomes en divers lieux<sup>11</sup>, et dont les estimations de distance par rapport à la Terre (alors estimées par une méthode de parallaxe) la plaçaient bien au-delà de l'orbite lunaire, ce qui entraînait en conflit direct avec l'immutabilité supposée du monde supralunaire. Ensuite, toujours dans l'optique d'écarter la possibilité que sa lunette soit fiable sur terre mais défaillante dans les cieux, Galilée prend soin de souligner la parfaite *continuité* de ses observations télescopiques avec celles réalisées à la limite de la vision humaine. En particulier, il s'attache à montrer comment des structures devinées ou imparfaitement décelées à l'œil nu, comme par exemple le relief lunaire ou les tâches solaires, se révèlent parfaitement cohérentes avec les données télescopiques qui leur ajoutent profondeur et détails. Cet argument de la continuité prend d'ailleurs un poids tout particulier au regard des perfectionnements successifs de la lunette par Galilée, lui permettant de compiler des séquences d'observations toujours plus fines des mêmes phénomènes célestes. Enfin, si non seulement, comme nous l'avons déjà évoqué, des observations ponctuelles de divers astronomes ailleurs en Europe concordent, il est à porter au crédit de la lunette que, en outre et surtout, concordent en réalité des *séquences temporelles entières* d'observations alors révélatrices, sous des perspectives diverses et variées, de régularités célestes communes (comme celle, bien sûr, du mouvement des satellites autour de Jupiter). Estimer que de telles séquences convergentes soient chacune en réalité l'effet d'hypothétiques aberrations, qui devraient alors être miraculeusement adaptées à chaque perspective d'observation particulière, mais aussi varier exactement de la façon idoine pour créer la fausse impression d'une unique et même régularité, revient à supposer l'existence de quelque conspiration cosmique (sur laquelle nous reviendrons dans un instant, et à laquelle aucune personne sensée ne saurait adhérer<sup>12</sup>).

---

11. Celle-ci sera l'objet de l'opuscule de Kepler *De Stella Nova in Pede Serpentarii* (« À propos de la nouvelle étoile au pied du Serpente ») paru en 1606.

12. Remarquons que le fait de fonder la fiabilité d'un instrument dans la dextérité de manipulation de ses utilisateurs est à la base de diverses positions réalistes contemporaines (voir p.ex. [Hacking 1981], dont le titre eût pu être « Do we see through a *telescope* ? »). À cet égard, il est défendable que ce soit une telle virtuosité expérimentale plutôt qu'une simple question de propagande qui fut en réalité la cause

Les effets de la campagne de Galilée sont bien connus. Après qu'ont été patiemment dissoutes les dernières possibilités que la communauté des astronomes se soit entièrement fourvoyée au regard de la vérité de  $p$ , les derniers sceptiques se sont convertis (ou se retrouvent marginalisés). Dès la fin de l'année 1610, même les mathématiciens jésuites romains mandatés par Bellarmin acceptent l'existence des satellites de Jupiter (ce qu'ils rendront d'ailleurs public en 1611). En 1613, on considère la question tranchée [Drake 1978, 211].

### 3 Le contextualisme de la connaissance et le faillibilisme

La présentation du cas d'étude choisi étant close, il importe à présent d'en tirer les enseignements qui nous serviront de base pour l'argumentation à venir.

#### 3.1 Connaître, c'est résorber les possibilités d'erreur (pertinentes)

Le descriptif concis que nous venons d'opérer des modalités d'entrée dans le corpus scientifique de l'hypothèse  $p$  – selon laquelle, pour rappel, « il existe des satellites gravitant autour de Jupiter » – s'appuie sur une structure récurrente évidente. Chacune des 5 étapes envisagées est en effet l'occasion de la prise au sérieux, par Galilée ou ses contemporains, d'une possibilité d'erreur pertinente (au regard du contexte) et de la mise en place consécutive d'une stratégie ayant pour finalité de l'éliminer. En creux, il s'agit ainsi, au fil des étapes épistémiques ici décrites, d'augmenter la plausibilité de  $p$  par l'entremise de la résorption progressive de (certaines) contre-possibilités non- $p$ . Et lorsque les contre-possibilités pertinentes ont ainsi été écartées, il devient légitime d'accepter  $p$  à titre de connaissance scientifique, c'est-à-dire de tenir pour vraie l'attribution de connaissance  $A$ , selon laquelle « c'est une connaissance de la communauté scientifique (de l'époque) qu'il existe des satellites autour de Jupiter ». En substance donc, l'incorporation d'une hypothèse donnée dans le corpus des connaissances scientifiques procède par l'entremise de l'élimination des possibilités (pertinentes) que l'on se trompe sur l'hypothèse en question ou, de manière équivalente, que l'hypothèse en question soit fausse.

Il se trouve que, récemment, une théorie de la connaissance dite « contextualiste » a été mise en avant qui capture à merveille la dynamique décrite ici.

---

de la conversion des plus farouches opposants à la position galiléenne (voir à ce sujet [Kitcher 1993], *contra* [Feyerabend 1975]).

Une telle théorie prend la forme minimaliste suivante (d'après Lewis [1996] et un amendement particulier opéré par Blome-Tillmann [2014]<sup>13</sup>) :

- «  $S$  sait que  $p$  » est vraie dans le contexte  $C$ , si et seulement si
- (i) les données probantes dont dispose  $S$  permettent d'éliminer toutes les contre-possibilités pertinentes non- $p$ , c'est-à-dire qui ne peuvent être légitimement ignorées dans  $C$ , et
  - (ii) une contre-possibilité non- $p$  est pertinente aussitôt qu'elle est « prise au sérieux » dans le contexte  $C$ , c'est-à-dire qu'elle est compatible avec ce qui y est typiquement présupposé.

Si, dans le contexte  $C$  de l'attributeur de la connaissance, à savoir la communauté des astronomes et mathématiciens de 1613, il est su par cette même communauté que des satellites gravitent autour de Jupiter, c'est bien en vertu du fait que les données probantes alors à disposition ont autorisé à écarter les possibilités d'erreur envisagées lors des diverses étapes du processus épistémique décrit précédemment, dans la mesure où, étant donné les présuppositions (notamment aristotéliennes) du contexte en question, de telles possibilités d'erreur sont apparues comme sérieuses et pertinentes. Par exemple et dans une telle perspective, on comprend qu'il soit apparu comme tout à fait pertinent pour Galilée de considérer, *contra p*, que le mouvement relatif observé entre les étoiles médicinales et Jupiter soit en réalité dû à un mouvement de Jupiter elle-même sur fond d'étoiles fixes. De même, il n'est guère surprenant qu'ait été considéré comme pertinent – et donc non nécessairement motivé par quelque manœuvre obscurantiste – pour une communauté de savants alors entièrement convertis à l'observation à l'œil nu qu'une invention récente, dont on ne comprenait d'ailleurs fondamentalement pas la physique sous-jacente, puisse être entachée de défauts altérant l'observation, notamment celle du monde supralunaire. Par contre, personne – si ce n'est bien sûr et, pour le coup, quelques réfractaires déraisonnables – n'aurait été justifié à considérer comme une contre-possibilité pertinente le fait que la communauté des astronomes et mathématiciens de l'époque ait été l'objet d'une vaste conspiration ayant vocation à – et surtout le pouvoir de – systématiquement fausser les données probantes récoltées partout en Europe d'une façon si parfaitement orchestrée qu'elle donne l'illusion concertée que  $p$  (alors que, en réalité, non- $p$ ). En substance et au regard de ce qui a été présenté plus haut, une telle conspiration

---

13. La théorie est ici présentée en une version « minimaliste » dans le sens où une seule règle est avancée pour déterminer quelles contre-possibilités sont pertinentes (alors que d'autres règles sont nécessaires et importantes, mais ne rentreront pas (ou peu) en ligne de compte dans la réflexion à suivre). Ensuite, et comme précisé précédemment, le sujet connaissant  $S$  peut tout aussi bien être un individu qu'un groupe social. Enfin, la théorie contextualiste n'est pas la seule théorie de la connaissance contemporaine qui soit compatible avec les considérations développées jusqu'ici. Il s'agit néanmoins d'une théorie assez largement défendue (voir p. ex., la dernière enquête PhilSurvey (2020) : <https://survey2020.philpeople.org>; consulté le 10 février 2023).

n'aurait pu, pour être crédible au regard de son ampleur, sa furtivité et son efficacité, qu'être de l'ordre du malin génie cartésien, c'est-à-dire telle que son existence ne pourrait être justifiée par *aucune* donnée probante accessible à notre condition humaine finie et limitée (ce qui participe à en faire une hypothèse frivole). Ce qui importe pour notre propos est que ce genre de contre-possibilité a pu être légitimement ignorée car elle entraine en conflit avec les présuppositions tacites alors partagées dans le contexte en question (ainsi que, bien sûr, dans les contextes scientifiques subséquents). Corrélativement, il n'était pas nécessaire – à l'époque, mais aussi par la suite –, qu'une telle contre-possibilité soit éliminée au regard des données probantes (qui, par définition dans ce cas, n'existent pas) pour que l'hypothèse  $p$  soit justifiée ou, de façon équivalente, pour que  $A$  soit vraie<sup>14</sup>.

### 3.2 Une théorie faillibiliste et contextuelle de la connaissance

Il apparaît comme évident que la théorie de la connaissance ici en question est de nature faillibiliste, et ceci au sens premier du terme où  $S$  sait que  $p$  sur la base de données probantes qui rendent  $p$  seulement *probable* (et non certaine). Au regard de la théorie contextualiste ici proposée, connaître requiert en effet seulement d'éliminer *certaines* contre-possibilités (celles pertinentes au regard du contexte de l'attributeur  $C$ ), et non *toutes* les contre-possibilités (élimination qui rendrait alors la connaissance, *per impossibile*, infaillible). On le voit donc, connaître requiert un certain niveau fini de justification (fixé notamment par le contexte) qui se révèle compatible avec l'existence de possibilités non résorbées selon lesquelles ce qui est connu est faux. Et c'est bien sûr ce dernier point qui signe l'inconfort souvent ressenti face à toute théorie faillibiliste : connaître failliblement est compatible avec la possibilité de se tromper.

Un tel faillibilisme de la connaissance s'accompagne naturellement de la possibilité – bien qu'il ne l'implique pas – d'un certain degré de révisonnisme scientifique selon lequel ce qu'on a pensé savoir à une époque peut très bien ne plus faire partie du corpus des connaissances de contextes d'enquête ultérieurs. Si, du temps de l'astronomie géocentrique ptolémaïque,

---

14. Notons que la possibilité d'une conspiration cosmique du genre de celle envisagée ici est non pertinente dans à peu près tous les contextes, mêmes non scientifiques (l'exception étant peut-être celle des débats d'épistémologie [Lewis 1996]). Dans le cadre du cas d'étude abordé ici, une contre-possibilité légitimement ignorée dans le contexte de la communauté scientifique des années 1610 serait par exemple la prise en compte d'effets physiques alors inconnus (liés à la déformation locale de l'espace-temps, à de la matière sombre, etc.) qui ne deviendront « à prendre au sérieux » que lorsque ceux-ci seront découverts et intégrés aux présuppositions d'une communauté scientifique future. Bien sûr, l'histoire montre que la prise en compte de tels effets n'a pas conduit à considérer, en 2023, que les savants de 1613 s'étaient fourvoyés dans leur attribution de connaissance.

on a par exemple cru savoir, parce que les contre-possibilités *alors* jugées pertinentes avaient été dûment éliminées, que les mouvements rétrogrades des planètes étaient notamment dus à l'existence d'épicycles, une telle attribution de connaissance a été révélée comme fausse au regard de l'astronomie ultérieure à la révolution copernicienne dans la mesure où une nouvelle contre-possibilité non-éliminable – à savoir celle selon laquelle la Terre est elle-même une planète animée d'un mouvement de révolution autour du Soleil – a été identifiée (consécutivement à l'évolution des présuppositions de la communauté scientifique<sup>15</sup>). Bien sûr, un tel révisionnisme, somme toute banal au regard des réalités de l'histoire des sciences, ne saurait être radicalisé au point de considérer comme fondamentalement instables *toutes* les connaissances scientifiques putatives, dans l'esprit par exemple tout poppérien d'un Lakatos, selon qui « [t]outes les théories [...] naissent et meurent réfutées » [1978, 5]. Le faillibilisme de la connaissance tolère en l'occurrence très bien l'idée que des attributions de connaissance vraies dans un contexte donné demeurent vraies au regard de tous les contextes d'enquête ultérieurs, dans la mesure où les seules contre-possibilités non éliminables sont, et resteront à jamais, non pertinentes. À un tel égard, une connaissance scientifique faillible peut certes être révisée, tout comme elle peut aussi être « à l'épreuve du futur » [Vickers 2022].

## 4 Le « scientifiquement prouvé » et l'appel au complot

Maintenant que nous sommes correctement outillés, il est temps d'en venir à l'objectif principal de la présente réflexion, à savoir celui de défendre l'idée selon laquelle les rhétoriques fallacieuses du « scientifiquement prouvé » et de l'appel au complot consistent en les deux facettes d'une même et unique méprise épistémique. À cette fin, nous ouvrons la discussion par une analyse contextualiste de ces deux rhétoriques avant de souligner la façon dont, en réalité, elles se rencontrent et se confondent.

---

15. En conséquence, non seulement, en 2023, l'attribution de connaissance selon laquelle « la communauté scientifique de 2023 sait que les épicycles planétaires existent » est fausse, mais est également fausse, en 2023, l'attribution selon laquelle « les astronomes ptolémaïques savaient que les épicycles planétaires existent ». Bien sûr, ceci n'empêche pas que, au regard du contexte de l'astronomie géocentrique, il était absolument légitime de s'attribuer un tel savoir [Kuhn 1957]. Une telle dynamique est signe de ce que l'on peut considérer comme une « sophistication » progressive des contextes d'enquête scientifique, dynamique qui peut incidemment être mobilisée pour démarquer entre sciences et pseudosciences [Sartenaer 2023].

## 4.1 L'appel au complot

Une personne qui « appelle au complot » – que nous appellerons aussi dans ce qui suit, de manière interchangeable, un(e) complotiste ou un(e) conspirationniste – n'est pas simplement quelqu'un qui affirme ou dénonce l'*existence* d'un complot ou d'une conspiration (entendu comme l'action concertée, secrète et malveillante d'un groupe de personnes cherchant à défendre quelques intérêts qui leur sont propres). Nous ne serions en effet certainement pas enclins à qualifier de complotistes tous ces enquêteurs ou journalistes dont une part essentielle du métier consiste précisément en la dénonciation de complots existants, notamment criminels. La raison en est simple : les complots existent – on peut certes le regretter – et ceux-ci peuvent être (et sont d'ailleurs) révélés par l'entremise d'enquêtes rationnelles sagement menées.

Dans la présente étude, nous considérons donc qu'appeler au complot consiste en autre chose (ou en davantage) que de simplement affirmer qu'il existe un complot. L'enjeu réside plutôt dans la *façon* même dont on profère une telle affirmation. Appeler au complot revient selon nous à affirmer l'existence d'un complot à *mauvais escient*, c'est-à-dire d'une manière qui échoue à rencontrer certains standards épistémiques de justification. Appeler au complot, c'est en l'occurrence affirmer qu'existe un complot en l'absence de données favorables ou en dépit de données contraires [Lewandowsky & Cook 2020], ce qui requiert de déployer une dialectique d'immunisation contre les données récalcitrantes, typiquement en renvoyant celles-ci, précisément, à l'action délibérée de comploteurs présumés [Keeley 1999].

Les exemples d'appels au complot sont aujourd'hui légion et garnissent tout un spectre de théories plus ou moins étranges allant de l'anecdotique et amusant au dangereux et consternant. En lien direct avec les sciences, on peut évoquer le cas de penseurs créationnistes affirmant que le diable a essaimé des indices trompeurs soutenant (erronément) la théorie de l'évolution [Morris 1963], ou celui des défenseurs de médecines dites « alternatives » qui dénoncent une manipulation systémique des données cliniques par les compagnies pharmaceutiques [Oliver & Wood 2014]. Au plus près de notre cas d'étude galiléen, appeler au complot aurait aussi pu consister, nous l'avons vu, en l'idée d'une manipulation concertée de tous les télescopes employés en Europe pour collecter les données d'observations concordantes avec celles présentées par Galilée dans son *Sidereus Nuncius*.

On notera que ce qu'ont fondamentalement en commun ces différentes déclinaisons de complotisme, c'est d'abord et avant tout une adhésion tacite à un certain scepticisme par l'entremise d'une récupération (et d'une remise au goût du jour) de ces « scénarios cauchemardesques » [Kornblith 2022] dont la philosophie est si friande, allant du malin génie cartésien aux cerveaux dans des cuves putnamiens. En substance, « appeler au complot » revient à prendre au sérieux une contre-possibilité en l'absence de (bonnes) raisons pour le faire, avec la conséquence sceptique que toute connaissance peut ainsi

se voir disqualifiée sans frais (qu'elle soit celle de l'existence d'une évolution par sélection naturelle, d'une certaine efficacité médicamenteuse ou encore de l'existence de certains satellites naturels).

Laissez vos fantasmes paranoïaques éclater, affirmait Lewis [1996, 549, ma traduction], – complots de la CIA, hallucinogènes dans l'eau du robinet, conspirations [...] et bientôt vous trouverez que les possibilités d'erreur non éliminées viennent de tous côtés. Ces possibilités d'erreur sont farfelues, bien sûr, mais des possibilités tout de même. Elles s'attaquent même à nos connaissances les plus communes.

Selon les termes du contextualisme que nous avons introduits précédemment, appeler au complot revient ainsi, par une dialectique de l'immunisation du discours contre l'erreur (par ailleurs commune à de nombreuses pseudosciences [Boudry & Braeckman 2010]), à ignorer des contre-possibilités (au regard de la théorie complotiste) qui ne devraient pas l'être. De façon symétrique, appeler au complot revient à indûment imposer à la vision concurrente « reçue » de prendre au sérieux une contre-possibilité que celle-ci est pourtant légitimement enjointe à ignorer<sup>16</sup>. En définitive, il en ressort que l'appel au complot constitue essentiellement une manœuvre qui consiste à artificiellement rigidifier les conditions de vérité de nos attributions de connaissance, en rendant celles-ci tellement strictes – c'est-à-dire en forçant à considérer des possibilités d'erreur tellement gratuites et farfelues qu'elles en sont incompatibles avec des présuppositions de base – que la connaissance s'efface irrémédiablement. L'objectif d'une telle manœuvre est très clair. Il s'agit pour tout complotiste de faire taire ses opposants divers en disqualifiant, à peu de frais, ce que ceux-ci affirment connaître.

## 4.2 Le scientifiquement prouvé

Quiconque a déjà vu la science se donner en spectacle dans une configuration « réseaux sociaux » ou « plateau TV », ou a déjà vu la science caricaturée dans la presse, la publicité, les tweets ou les blogs (parfois par les scientifiques eux-mêmes!), a déjà entendu des expressions de ce genre (souvent d'ailleurs accompagnées d'un coup de poing sur la table) : « Ce sont des faits scientifiques! » ; « Il s'agit d'une vérité scientifique! » ; « Ceci a été prouvé scientifiquement! » (et d'autres variations de ce genre). Indépendamment de savoir s'il s'agit davantage de façons de parler que d'authentiques croyances

16. Car l'existence de complots est incompatible avec ce qui est généralement pragmatiquement présupposé (en atteste le fait que, globalement, les humains ne vivent pas leur vie comme s'ils pensaient que des complots existent). Notons ici qu'il est même défendable que l'existence de complots soit incompatible avec les présupposés des complotistes *eux-mêmes*, dans la mesure où il peut être soutenu que ceux-ci se fourvoient lorsqu'ils croient croire en l'existence de complots (au sens où ils croient y croire mais n'y croient pas réellement [Dieguez 2022]).

pour lesquelles certains scientifiques seraient prêts à sérieusement s'engager, il demeure néanmoins qu'une telle phraséologie s'avère indicative d'une idée sous-jacente tenace et prégnante dans nos sociétés occidentales<sup>17</sup>, que nous appelons ici le « scientifiquement prouvé », et cela au moins depuis l'avènement de la science moderne et son prétendu idéal concomitant de certitude [Laudan 1983].

Ce à quoi concourent toutes ces expressions rassemblées sous l'expression du « scientifiquement prouvé » n'est selon nous rien de moins qu'une interprétation littérale de l'idée mathématique de preuve, selon laquelle ce qui est prouvé est définitivement établi, et sa vérité est, pour ainsi dire, garantie et inviolable<sup>18</sup>. Sur le modèle de la preuve mathématique, les affirmations scientifiques sont ainsi (présument) démontrées au-delà de tout soupçon possible, c'est-à-dire, en substance, qu'elles constituent autant d'hypothèses pour lesquelles plus *aucune* possibilité d'erreur ne peut être envisagée. En substance, si  $p$  est « scientifiquement prouvée », plus aucune contre-possibilité non- $p$  n'est à éliminer.

Par le « scientifiquement prouvé », nous entendons ainsi capturer ce faisceau un peu informe de rhétoriques convergentes autour de l'idée selon laquelle les sciences sont le lieu de la certitude, ce qui leur octroie l'autorité (épistémique) d'oblitérer toute parole dissonante qui se rapporterait d'une autre façon aux « faits scientifiques<sup>19</sup> ». Il est notable que, pour rappel et au même titre d'ailleurs que l'appel au complot, une telle rhétorique est ouvertement caricaturale, déraisonnable ou extravagante (et, ce faisant, bien sûr absente, sinon comme repoussoir, de la littérature spécialisée de philosophie des sciences). En tant qu'une rhétorique qui vise d'abord et avant tout un effet performatif donné – faire taire, gagner un débat, impressionner, séduire, imposer, etc. –, elle se déploie, non chez les scientifiques ou philosophes « sérieux », mais chez quiconque sent avoir son mot à dire sur certaines

---

17. Comme indiqué en introduction, le fait que cette idée persistante se manifeste en dehors des cénacles spécialisés la rend difficilement visible dans la littérature. Si, pour convaincre le lecteur de sa réalité, on ne peut ici en appeler à des expériences vécues de pratiques de médiation scientifique sur le terrain, on peut tout de même pointer certains travaux, qu'ils soient liés à l'analyse sociologique de stratégies de diffusion des sciences par certains médias (comme des émissions télévisuelles [Collins 1987]), ou qu'ils soient l'exhortation, sur la place publique directement, de personnalités scientifiques à considérer que « la science n'est pas [contrairement à ce qu'on pourrait croire] le lieu de la certitude » [Rovelli 2014].

18. Bien sûr, en mathématiques, une telle vérité est conditionnée à la vérité d'axiomes. Mais cette conditionnalité est souvent minimisée, voire oubliée, par les partisans du « scientifiquement prouvé ».

19. Dans l'optique de lever un maximum de confusions possibles, deux remarques s'imposent. Premièrement, la notion de « certitude » visée ici (de façon critique) consiste en l'idée de certitude *absolue* et inviolable (et non en celle, tout à fait acceptable, relative à un plus haut niveau de justification). Ensuite et de même, il nous apparaît indiscutable que la science possède une certaine autorité épistémique. L'autorité usurpée remise en question ici est donc bien celle, fantasmée, d'un dogmatisme intégral et fermé par principe à *toutes* les voix dissonantes possibles.

thématiques à consonance scientifique dans ces lieux non contraints par des exigences de rigueur académique. Dès lors, en tant que tel, le « scientifiquement prouvé » est ici davantage conçu comme une représentation culturelle diffuse que comme une position articulée et assumée par des acteurs spécifiques de la parole scientifique.

À l'instar de l'appel au complot, on peut mobiliser la machinerie contextualiste déployée précédemment pour capturer l'idée du « scientifiquement prouvé » ainsi caractérisée. En appeler au « scientifiquement prouvé » revient ainsi à gommer la différence entre contre-possibilités pertinentes et non pertinentes dans un contexte donné, de telle sorte que *toutes* les contre-possibilités d'une hypothèse envisagée deviennent trivialement pertinentes, et ce faisant, en besoin d'être éliminées pour que l'hypothèse puisse être connue (c'est-à-dire ici « prouvée<sup>20</sup> »). Et bien sûr, l'appel au « scientifiquement prouvé » est un artifice rhétorique destiné à sous-entendre que ce travail d'élimination a effectivement été mené à bien. Il en ressort qu'un tel appel consiste en une rigidification artificielle des conditions de vérité de nos attributions de connaissance, en exigeant de considérer comme pertinentes *toutes* les contre-possibilités (ce qui inclut *de facto* les contre-possibilités les plus farfelues, notamment – et ceci est bien sûr important – celles relatives aux scénarios cauchemardesques, sceptiques et complotistes).

### 4.3 Une unique et même erreur épistémique

On le voit donc, l'appel au complot et le « scientifiquement prouvé » consistent essentiellement en un unique et même mouvement rhétorique fallacieux. Il s'agit en effet dans chacun des cas de considérer indûment que, pour pouvoir (prétendre) connaître *p*, *toutes* les contre-possibilités non-*p*, c'est-à-dire *toutes* les possibilités de se tromper quant à *p*, sont à prendre au sérieux et, corrélativement, à éliminer au regard des données probantes alors disponibles. Il en découle que recourir à un complot putatif et en appeler

---

20. Une objection à cette vision des choses serait de considérer le « scientifiquement prouvé » comme requérant en réalité de ne prendre *aucune* contre-possibilité au sérieux. Mais l'objection en question se méprend selon moi quant à l'objectif premier et essentiel du « scientifiquement prouvé » qui consiste à prétendre établir des *connaissances* – ce qui lui permet de jouir d'une certaine autorité épistémique (usurpée) –, impliquant bien, dès lors, l'élimination d'au moins *certaines* possibilités d'erreur. En l'absence de toute élimination de contre-possibilités, nulle connaissance n'est possible (même prétendument), mais seulement des hypothèses ou spéculations qui, en tant que purement gratuites, n'auraient aucune force performative. Si Galilée s'était contenté de *stipuler*, sans données à l'appui restreignant le champ des contre-possibilités, que Jupiter possède quelques satellites, sa force argumentative aurait été entièrement nulle. Les scientifiques authentiques (comme Galilée) tout comme les partisans du « scientifiquement prouvé » ont bel et bien à soulever une certaine charge de la preuve, et ceci requiert qu'ils éliminent au moins – réellement ou prétendument – certaines contre-possibilités. Je remercie l'un des reviewers anonymes de la revue pour avoir porté cette objection possible à mon attention.

à la « preuve » scientifique consistent en deux variations d'une seule et même rigidification artificielle des normes que nous employons pour évaluer la vérité de nos attributions de connaissance. Et là où les complotistes exploitent cette rigidification illégitime de façon sceptique, c'est-à-dire pour *disqualifier* la connaissance, les partisans du « scientifiquement prouvé » lui donnent une tonalité scientiste en, ce faisant, *sacralisant* la connaissance. D'un côté, la connaissance s'effondre face à une exigence de justification surdimensionnée. De l'autre, elle triomphe en rencontrant (prétendument) cette exigence. Dans un cas comme dans l'autre, la juste mesure de ce qui fait la connaissance scientifique, à savoir des conditions de vérité, certes strictes, mais commensurables avec notre finitude, est tout bonnement ignorée. Et dans un cas comme dans l'autre, ce qui est visé en définitive est un effet performatif de positionnement favorable dans un débat d'idées, d'un côté sur le mode de la disqualification de la parole qui prétend connaître, de l'autre sur le mode de la confiscation de la parole connaissante.

Plus profondément, là où l'appel au complot et le « scientifiquement prouvé » se fourvoient d'une manière commune, c'est en concevant la connaissance scientifique comme *infaillible* (le premier pour en nier la possibilité ; le second pour l'établir). L'idée implicite à ces deux manœuvres rhétoriques est en effet de considérer que les raisons que l'on a de connaître *impliquent* la connaissance (et pour les uns, ces raisons ne sont pas réunies tandis que, pour les autres, elles le sont), plutôt que de la rendre simplement *probable*. En creux, l'appel au complot et le « scientifiquement prouvé » échouent à considérer que, dans tous les contextes de connaissance, depuis le sens commun jusqu'aux sciences, le faillibilisme prévaut, c'est-à-dire, en substance et comme nous l'avons vu au travers de notre cas d'étude, qu'il est possible de connaître sans pour autant exiger que soient éliminées, *per impossible*, toutes les possibilités de se tromper.

Il est impossible ici de ne pas évoquer l'exemple de la figure de Descartes tant elle personnifie à merveille ce jeu de bascule entre l'appel au complot et le « scientifiquement prouvé ». Lorsqu'il évoque en effet le scénario conspirationniste *par excellence*, à savoir l'expérience de pensée du malin génie trompeur, Descartes rigidifie au maximum les conditions de vérité de toutes nos attributions de connaissance, de telle façon que la possibilité même de connaître s'effondre (au regard de ce scénario cauchemardesque, je ne peux en effet même pas prétendre savoir que je pianote en ce moment sur mon clavier d'ordinateur pour écrire ces mots). Mais bien sûr, face à cette conséquence sceptique pour lui inacceptable et comme on le sait, Descartes s'attache à restaurer la possibilité de la connaissance. Ce faisant, et c'est ce qui importe ici au-delà des détails fort discutables de son argumentation, celui-ci n'a d'autre choix que de recourir au « scientifiquement prouvé » sous la forme d'une conception de la science comme *mathesis universalis*, c'est-à-dire comme étendant le champ du connaître à coup de preuves, au sens déductif premier du terme, au départ de vérités « claires et distinctes » inviolables. En l'état, Descartes, comme d'ailleurs tous les instigateurs des

épistémologies traditionnelles [Lehrer 1974], est pris au piège d'une conception infaillibiliste de la connaissance, au regard de laquelle l'appel au complot et le « scientifiquement prouvé » ne sont que les deux déclinaisons miroirs obligées.

## 5 Conclusion

Nous avons ouvert la présente étude sur une citation de Dominique Lecourt au sein d'un rapport relatif à la place (jugée cruciale) de la philosophie des sciences dans l'éducation. Nous l'avons alors vu, celui-ci exhortait à ce que soit cultivée la véritable « pensée scientifique » entre les écueils du scientisme et de l'anti-science. La réflexion menée dans cet article a eu la vocation principale de soutenir ce propos tout en le resserrant quelque peu : entre la sacralisation de la science et sa dissolution – attitudes procédant toutes deux d'un même pré-supposé implicite pernicieux quant à l'infailibilité prétendue de celle-ci – se ménage la voie, certes inconfortable, mais à notre sens plus réaliste, d'une authentique connaissance scientifique consciente de ses limites.

Pour le montrer, nous avons pris le temps de développer les étapes principales du processus épistémique ayant conduit la communauté scientifique des débuts du XVII<sup>e</sup> siècle à accepter comme connaissance qu'existent des satellites autour de Jupiter. Ce cas d'étude, alliant simplicité et exemplarité, nous a ensuite permis de dresser les contours d'une compréhension de la connaissance comme résorption de certaines possibilités de se tromper, possibilités déterminées par des éléments propres à un contexte d'attribution donné. Sur base d'une telle compréhension de la connaissance, nous avons alors caractérisé les rhétoriques de l'appel au complot et du « scientifiquement prouvé », pour montrer ensuite qu'elles procédaient toutes deux d'une même rigidification artificielle des conditions de vérités de nos attributions de connaissance. Une telle rigidification a enfin été diagnostiquée comme découlant d'une conception (implicite) infaillibiliste de la connaissance, dont les conditions de possibilité se ramenaient alors à la résorption (humainement impossible) de *toutes* les possibilités d'erreur.

Nous pouvons conclure cette analyse sur une note prescriptive à l'attention des acteur(rice)s de la communication scientifique (entendue en son sens large, incluant les éducateur(rice)s, vulgarisateur(rice)s, médiateur(rice)s, journalistes... scientifiques). À la manière de – mais par une voie détournée par rapport à – Hansson dans un récent « décalogue » [Hansson 2020], il est important de ne pas chercher à lutter contre l'anti-science et ses divers ersatz (pseudoscience, complotisme, etc.) par l'entremise d'une communication auto-mutilante articulée à l'idéal d'infailibilité de la science. Nous l'avons vu, il s'agit là, à tout le moins, d'une façon de « tendre le bâton pour se faire battre ». Les communicateur(rice)s scientifiques auraient ainsi tout à gagner à s'efforcer de « prendre position sans commettre l'erreur de s'exprimer “au nom de la

science”, faisant usage d’arguments d’autorité qui n’ont jamais manqué de se retourner contre la science elle-même » [Lecourt 1999, 26].

## Bibliographie

- BIRD, Alexander [2022], *Knowing Science*, Oxford : Oxford University Press, doi: 10.1093/oso/9780199606658.001.0001.
- BLOME-TILLMANN, Michael [2014], *Knowledge and Presuppositions*, Oxford : Oxford University Press, doi: <https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199686087.001.0001>.
- BOUDRY, Maarten & BRAECKMAN, Johan [2010], Immunizing strategies and epistemic defense mechanisms, *Philosophia*, 39(1), 145–161, doi: 10.1007/s11406-010-9254-9.
- COHEN, Stewart [1988], How to be a fallibilist, *Philosophical Perspectives*, 2, 91, doi: 10.2307/2214070.
- COLLINS, H. M. [1987], Certainty and the public understanding of science : Science on television, *Social Studies of Science*, 17(4), 689–713, doi: 10.1177/030631287017004005.
- DIEGUEZ, Sebastian [2022], *Croiver. Pourquoi la croyance n’est pas ce que l’on croit*, Paris : Eliott.
- DRAKE, Stillman [1978], *Galileo at Work*, Chicago : Chicago University Press.
- FEYERABEND, Paul [1975], *Against Method*, Londres : Verso.
- GALILÉE [1992], *Le Messager des étoiles*, Paris : Seuil, trad. fr. par F. Hallyn, original 1610.
- HACKING, Ian [1981], Do we see through a microscope?, *Pacific Philosophical Quarterly*, 62(4), 305–322, doi: 10.1111/j.1468-0114.1981.tb00070.x.
- HALLYN, Fernand [1992], *Galilée : Le messager des étoiles*, Paris : Seuil, chap. Introduction, 7–125.
- HANSSON, Sven Ove [2020], How not to defend science. A decalogue for science defenders, *Disputatio*, 9(13), 1–29, doi: 10.5281/zenodo.3567187.
- KEELEY, Brian L. [1999], Of conspiracy theories, *The Journal of Philosophy*, 96(3), 109–126, doi: 10.2307/2564659.
- KITCHER, Philip [1993], *The Advancement of Science*, New York : Oxford University Press.

- KORNBLITH, Hilary [2022], *Scientific Epistemology*, New York : Oxford University Press.
- KUHN, Thomas [1957], *The Copernican Revolution*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press.
- LAKATOS, Imre [1978], *The Methodology of Scientific Research Programmes. Philosophical Papers, vol. I*, Cambridge : Cambridge University Press.
- LAUDAN, Larry [1983], The demise of the demarcation problem, dans *Physics, Philosophy and Psychoanalysis*, édité par R. S. Cohen & L. Laudan, Dordrecht : Springer, *Boston Studies in the Philosophy of Science*, t. 76, 111–127, doi: 10.1007/978-94-009-7055-7\_6.
- LECOURT, Dominique [1999], L'enseignement de la philosophie des sciences, Rap. tech., Ministère de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie.
- LEHRER, Keith [1974], *Knowledge*, Oxford : Oxford University Press.
- LEWANDOWSKY, Stephan & COOK, John [2020], *The Conspiracy Theory Handbook*, URL <http://sks.to/conspiracy>.
- LEWIS, David [1996], Elusive knowledge, *Australasian Journal of Philosophy*, 74(4), 549–567, doi: 10.1080/00048409612347521.
- MORRIS, Henry [1963], *Twilight of Evolution*, Grand Rapids : Baker Pub Group.
- OLIVER, J. Eric & WOOD, Thomas [2014], Medical conspiracy theories and health behaviors in the United States, *JAMA Internal Medicine*, 174(5), 817–818, doi: 10.1001/jamainternmed.2014.190.
- REED, Baron [2002], How to think about fallibilism, *Philosophical Studies*, 107(2), 143–157, doi: 10.1023/a:1014759313260.
- ROVELLI, Carlo [2014], Science is not about certainty, *The New Republic*, 11 juillet, URL <https://newrepublic.com/article/118655/theoretical-physicist-explains-why-science-not-about-certainty>.
- SARTENAER, Olivier [2023], A contextualist solution to the demarcation problem, *Journal for General Philosophy of Science*, doi: 10.1007/s10838-023-09648-3.
- VICKERS, Peter [2022], *Identifying Future-Proof Science*, Oxford : Oxford University PressOxford, doi: 10.1093/oso/9780192862730.001.0001.
- WATSON, Peter G. [2009], The enigma of Galileo's eyesight : Some novel observations on Galileo Galilei's vision and his progression to blindness, *Survey of Ophthalmology*, 54(5), 630–640, doi: 10.1016/j.survophthal.2009.03.002.